

violente qu'en voyant avec quel emportement, avec quelle frénésie cette pauvre femme se jetait sur son enfant...

— Oh ! je savais bien de quel amour profond elle aimait, elle adorait sa petite Suzanne... je savais bien quelle immense douleur, quel atroce désespoir elle avait ressentis d'être si tragiquement séparée d'elle, mais cependant je ne me serais jamais attendu au spectacle que nous avons vu... à ce spectacle que j'ai toujours sous les yeux...

— Oui, c'est vrai, dit le comte, oui, ce moment-là, je crois bien que je ne pourrai pas l'oublier non plus !

— Ce n'était plus de la joie, c'était du délire, de la démence !

— Aussi, vous vous en rappelez, ai-je fini par lui arracher Suzanne, tant ses cris, ses rires, ses larmes me faisaient peur...

— Oui, peur... oui, je tremblais pour sa raison... oui, j'avais peur de la voir tout à coup comme autrefois j'avais vu Yvonne !

— Or, si elle a pu supporter cette joie-là, comment ne supporterait-elle pas celle d'aujourd'hui ?...

Puis, comme il venait de mettre la tête à la portière et de jeter un coup d'œil au dehors :

— Mais nous approchons, dit-il, voici la gare là-bas... Dans deux minutes nous serons arrivés...

En effet, la gare de Lyon se dressait à deux ou trois cents mètres d'eux.

Comme enfin la voiture y entra au grand galop, M. de Belle-roche et André ne purent retenir un mouvement...

Car, en effet, malgré l'heure matinale, une foule énorme attendait, stationnait...

A chaque minute, des fiacres, des équipages arrivaient encore, brûlant le pavé.

Et sur le quai c'était aussi toute une cohue qui se pressait, attendant, de plus en plus fiévreuse, le train qui, dans quelques minutes, allait ramener en triomphateur le marquis de Prades...

Il y avait là des journalistes, des députés, des personnages officiels, et tous ne parlaient que du marquis, que du courage et de l'héroïsme même dont il avait fait preuve au cours du dangereux et long voyage qu'il avait entrepris.

Mais ce n'était point seulement pour les qualités d'énergie ou d'intrépidité qu'avait déployées de Prades, qu'on ne tarissait pas d'éloges sur son compte. Mais ce qui faisait courir surtout comme un frisson d'enthousiasme dans cette foule d'élite qui, à chaque minute, grossissait encore, c'étaient les superbes, les magnifiques résultats qu'il avait obtenus.

Par les traités qu'il avait conclus, par les nouveaux territoires qu'il avait donnés ou dont il avait garanti la possession à la France, de Prades avait rendu les plus grands services à son pays et passait d'emblée au rang des grands citoyens.

Et M. de Belle-roche, entendant tout cela, poussait doucement du coude André.

— Hein ! quand je vous le disais ! murmurait-il tout rayonnant. Un véritable triomphe !... une véritable apothéose !

Et plein de fièvre aussi, plein d'enthousiasme aussi, il continuait de se faufiler dans les groupes, quand tout à coup une longue rumeur s'éleva.

— Arrière !... arrière, messieurs ! venait de crier le chef de gare.

Le train était signalé.

Et, brusquement, dans un roulement de tonnerre, il apparut, sa locomotive ornée de fleurs, pavoisée de drapeaux.

Et alors, dans un même mouvement, toutes les têtes se découvrirent... dans un seul cri une immense acclamation s'éleva :

— Vive de Prades !... Vive la France !

Et ces cris s'élevaient de plus en plus vibrants, de plus en plus éclatants quand enfin le train stoppa.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis Fernand de Prades apparut, debout à l'entrée de son wagon...

Et tandis que mille vivats, mille hurrahs jaillissaient encore de mille poitrines, M. de Belle-roche et André venaient d'échanger un rapide coup d'œil...

Car, pour eux, ce n'était plus là le marquis de Prades qu'ils avaient connu autrefois... ce n'était plus le père de la petite Suzanne...

Le teint brûlé par l'ardent soleil africain, il semblait avoir grandi, et si le sourire avec lequel il remerciait la foule de son enthousiaste ovation était très doux, son regard s'allumait d'une telle flamme d'énergie qu'on en restait tout étonné, tout saisi.

— Un homme ! fit le comte à l'oreille d'André. Moi, j'ai beau le regarder, je ne le reconnais plus... il me semble que ce n'est plus lui !

Mais à peine le marquis s'était-il montré que, tout en l'acclamant, la foule s'était d'un bond ruée vers lui, entourant son wagon d'une véritable mer humaine.

Toutes les mains se tendaient vers lui... toute la gare tremblait du bruit de plus en plus formidable des applaudissements et des acclamations :

— Vive de Prades !... Vive de Prades !

Et le train s'était arrêté depuis dix minutes au moins, qu'il était encore là, debout sur le marchepied, ne pouvant descendre, prisonnier de sa gloire...

Un peu grisé, un peu étourdi d'abord par toutes ces clameurs qui ne cessaient de retentir autour de lui, il s'était pourtant assez vite remis, et s'il paraissait parfois en proie à une immense émotion, à une émotion qui, plusieurs fois, l'avait fait brusquement tressaillir, ce n'était point ce triomphe, ce n'était point cette apothéose qui lui causaient un trouble aussi profond.

Il y avait même des moments où, tout en saluant, tout en remerciant d'un geste rapide, il n'entendait plus rien, il ne voyait plus rien.

Toute cette foule, toute cette multitude, pour lui, disparaissait, et il ne voyait plus devant ses yeux que l'image de Clotilde, que l'image aussi de la petite Suzanne, que ces deux chères créatures qu'il allait bientôt retrouver... que, bientôt, dans une heure, il allait enfin avoir le bonheur inexprimable de presser entre ses bras, de serrer contre son cœur.

Et ce que son regard cherchait avec impatience autour de lui, c'étaient les deux amis qui allaient lui parler d'elles... les deux amis qui avaient dû venir l'attendre ; le comte de Belle-roche et André.

Et comme il venait enfin de les apercevoir, l'applaudissant et l'acclamant aussi, il eut encore un brusque tressaillement, tandis que son visage soudain rayonnait, s'illuminait de joie.

Mais presque au même moment, il resta tout saisi, l'œil très dur, le front brusquement assombri.

C'est que, plus loin que le comte et André, il venait d'apercevoir aussi, par hasard, un homme qui semblait se tenir volontairement à l'écart, volontairement isolé de la foule.

Et cet homme, très pâle, le regard très dur aussi et les lèvres crispées par un sourire sardonique, ne quittait pas non plus des yeux Fernand de Prades.

— De Guérande ! murmura celui-ci les dents serrées, avec un frémissement de colère, de Guérande !

Et c'était bien en effet, son ancien ami, son ancien complice, qui se trouvait en face de lui !

Et c'était bien, en effet, ce misérable pour lequel il n'avait plus que le plus profond mépris, qu'il revoyait ainsi tout à coup et au moment où il y pensait le moins !

Et pourquoi ?... Comment cet homme, dont le sourire ironique et l'attitude gouailleuse semblaient insulter au triomphe de Prades, se trouvait-il mêlé à cette foule délirante, à tout ce peuple, dont l'enthousiasme, sans cesse croissant, ne connaissait plus de bornes ?

— Était-ce, comme tant d'autres, la curiosité qui l'avait poussé ?... Cette rencontre n'était-elle due, au contraire, qu'à une étrange coïncidence ?... Enfin fallait-il y voir comme une muette menace, comme un présage de mauvais augure ?

Bien entendu, c'est ce que Fernand n'aurait pu dire ; mais, dans le long regard qu'il venait d'échanger avec le chenapan qui avait si odieusement trahi Yvonne, et, plus tard, si lâchement torturé Adrienne, une chose l'avait très vivement frappé...

C'est que si lui, de Prades, après ces deux longues années passées sans le climat torride de l'Afrique... c'est que si lui, de Prades, après ces longues courses à travers les plaines immenses et les déserts sans fin, avait dû beaucoup changer, le comte de Guérande était devenu pour le moins aussi méconnaissable.

Mais si Fernand avait pris un air plus résolu, plus viril et plus fort ; si maintenant on sentait en lui un homme de volonté, d'énergie et d'action, ce n'était point en ce sens-là que s'était opérée la métamorphose qu'on pouvait constater chez le comte de Guérande.

Mais depuis qu'ils ne se voyaient plus, c'est-à-dire depuis les deux ans et quelques mois qui venaient de s'écouler, l'ancien fiancé d'Adrienne s'était tellement affaissé, avait tellement vieilli, qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même...

Son œil autrefois si hardi, presque insolent, s'était éteint et n'avait plus que de rares lueurs ; les joues s'étaient creusées ; le teint devenu d'une pâleur terreuse ; des rides nombreuses et profondes sabraient le front ; la moustache, autrefois si fièrement, si cavalièrement retroussée, retombait presque toute grise aux coins de la bouche qui gardait comme un pli d'amertume ; et sur toute la face ce qui se voyait, ce qui se lisait, c'était une immense fatigue, une immense lassitude.

Et ce qui avait aussi beaucoup frappé de Prades pendant les quelques secondes de ce regard échangé, c'était une autre remarque qu'il avait faite... mais aussi qu'il était loin d'être toujours l'élegant, le brillant comte de Guérande du temps jadis.

— Tiens ! tiens ! s'était-il dit, qu'est-ce que cela signifie ?... Sa famille l'a donc définitivement lâché ?... Il ne peut donc plus compter sur le baron de Chancel, et il a donc dû renoncer à tout espoir sur Adrienne ?... Oui, que s'est-il donc passé pour que je le retrouve ainsi si ridé... avec cet air de vieux bohème qui me fait presque de la peine ?

Mais il n'avait pas eu le loisir de se livrer bien longtemps à ses réflexions.

Déjà on venait de se jeter sur lui et de l'entraîner au milieu de